

Quelle histoire pour les témoignages de guerre du début de l'époque moderne ? Pour un usage raisonné des mémoires militaires

Guillaume PINET

Article disponible en ligne à l'adresse suivante : <https://revue-bellica.uqam.ca>

Pour citer l'article :

Guillaume PINET, « Quelle histoire pour les témoignages de guerre du début de l'époque moderne ? Pour un usage raisonné des mémoires militaires », dans Simon CAHANIER et Mathieu ENGERBEAUD (éd.), *Varia. Jeunes chercheuses et jeunes chercheurs, Bellica. Guerre, histoire et sociétés*, vol. 2, n°2, 2025, p. 103-113 [En ligne : <https://revue-bellica.uqam.ca/articles/quelle-histoire-pour-les-temoignages-de-guerre-du-debut-de-lepoque-moderne-pour-un-usage-raisonne-des-memoires-militaires/>].

Quelle histoire pour les témoignages de guerre du début de l'époque moderne ? Pour un usage raisonné des mémoires militaires

Guillaume PINET
Université du Québec à Montréal
pinet.guillaume@uqam.ca

Depuis une vingtaine d'années, les mémoires de capitaines intéressent les historiens de la première modernité étudiant les expériences de guerre et le métier des armes. La décennie 1970, en réhabilitant la bataille dans les recherches académiques avec les travaux fondateurs de Georges Duby (1973) et de John Keegan (1976), a en effet montré un intérêt non seulement pour l'approche à hauteur de soldat, mais aussi pour le récit. Le premier a mis en avant le rôle des acteurs et des chroniqueurs dans la fabrication de l'événement. Le second a déconstruit la narration stéréotypée, héroïque et archi-individualiste de César dans *La guerre des Gaules*. Tous deux ont révélé le caractère artificiel de l'événement en décrivant le rôle joué par le récit. Leurs réflexions ont touché ainsi tant la discipline historique que les autres sciences humaines et sociales¹. Les années 1980 ont vu une convergence entre cette approche culturelle au ras du sol, et du récit, et l'engouement pour les sources du for privé². Alors que les contemporanéistes se sont emparés des écrits des vétérans des guerres mondiales³, les témoignages d'expériences militaires du début de l'époque moderne ont nourri une diversité de champs de recherche. À partir du corpus d'une vingtaine de gentilshommes français engagés

¹ Georges DUBY, *27 juillet 1214. Le dimanche de Bouvines*, Paris, Gallimard, 1973 ; John KEEGAN, *The Face of Battle: A Study of Agincourt, Waterloo, and the Somme*, New York, The Viking Press, 1976.

² Madeleine FOISIL, *Un sire de Gouberville*, Paris, Aubier-Montaigne, 1981 [1985] et *Ead.*, « L'écriture du for privé », in Philippe ARIÈS (éd.), *Histoire de la vie privée*, t. 3 : *De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Seuil, 1999 [1985], p. 319-357.

³ Annette WIEVIORKA, *L'ère du témoin*, Paris, Pluriel, 2013 [1998] ; Stéphane AUDOIN-ROUZEAU et Annette BECKER, *14-18, retrouver la Guerre*, Paris, Gallimard, 2003 ; Christophe PROCHASSON, « Les mots pour le dire : Jean-Norton Cru, du témoignage à l'histoire », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 48-4, 2001, p. 160-189 ; Frédéric ROUSSEAU, *Le procès des témoins de la Grande Guerre. L'affaire Norton Cru*, Paris, Seuil, 2003.

dans la voie des armes entre la fin du XV^e et le début du XVII^e siècle, et qui ont proposé des récits autobiographiques sur leur carrière, le présent article revient sur l'historiographie des mémoires militaires, interroge le récit comme objet construit par les acteurs et propose des méthodes d'analyse⁴.

LES TÉMOIGNAGES MILITAIRES DANS L'HISTORIOGRAPHIE

Les différentes historiographies des mémoires se sont moins différenciées par leur méthode que par le type d'information qu'ils entendaient colliger dans cette documentation⁵.

Dans une perspective d'histoire de la littérature, Marc Fumaroli (1971), Pierre Nora (1984) et Nadine Kuperty-Tsur (1997), qui les a identifiés comme une « étape significative et indispensable » à l'émergence de l'individu moderne, ont révélé les mémoires des capitaines comme des cataplasmes littéraires plaqués, au prix d'une douloureuse conversion, sur des carrières ratées⁶. Cette enquête s'est poursuivie avec l'étude des « mœurs » et de l'humanisme militaires. La Renaissance aurait alors vu une intellectualisation de la guerre, à laquelle ces sources auraient participé par « la mise en place d'un code de valeurs militaires alternatif au code chevaleresque »⁷.

Les historiens des mentalités ont décalé la classification poétique ou intellectuelle vers les systèmes de représentation et de sens. Dans le sillage des historiens de la noblesse qui ont fait usage des témoignages, Hélène Germa-Romann a identifié des « attitudes mentales » propres aux nobles investis dans les armes. Au tournant des XVI^e et XVII^e siècles, leurs mémoires témoigneraient ainsi du passage de la belle mort, chevaleresque et sur le champ de bataille, à la bonne mort, chrétienne, rédemptrice et consentie « dans l'intérêt de l'État moderne ». Une évolution révélatrice de la crise qui frapperait alors une élite assistant à l'immixtion des roturiers et des armes à feu dans le jeu de la guerre⁸.

⁴ L'article laisse de côté le récit entendu comme modalité d'accès à la réalité et au passé. Un aspect important de la réflexion de Georges Duby qui montrait sa convergence avec certains travaux du tournant linguistique, notamment lorsqu'il refusait la possibilité d'un récit cumulatif de faits positifs. Sur ces réflexions, citons Hayden WHITE, *Metahistory. The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe*, Baltimore, John Hopkins University Press, 2014 [1973] ; Paul VEYNE, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1996 [1971] ; Paul RICCEUR, *Temps et récit*, 3 vol. Paris, Seuil, 1983-1985.

⁵ Sur l'inanité de l'approche générique en « Mémoires », Lionel PIETTRE, *Se mêler d'histoire : Conseils et jugements de l'action politique dans l'histoire-jugement, chez Guillaume du Bellay, Martin du Bellay, Monluc et Montaigne*, Thèse, Université Grenoble Alpes, 2017.

⁶ Marc FUMAROLI, « Les Mémoires du XVII^e siècle au carrefour des genres en prose », *XVII^e siècle*, 94-95, 1971, p. 7-37 ; Pierre NORA, « La mémoire d'État. De Commynes à De Gaulle », in *Id.* (éd.), *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984, p. 1383-1427 ; Nadine KUPERTY-TSUR, *Se dire à la Renaissance. Les Mémoires au XVI^e siècle*, Paris, Vrin, 1997, p. 31.

⁷ Frédérique VERRIER, *Les armes de Minerve. L'humanisme militaire dans l'Italie du XVI^e siècle*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1997, p. 26-27 et Étienne VAUCHERET, *Le fait de la guerre, témoignages & réflexions de Jean d'Auton à Monluc*, 3 tomes, Thèse, Université de Paris-Sorbonne, 1977.

⁸ Hélène GERMA-ROMANN, *Du « bel mourir » au « bien mourir ». Le sentiment de la mort chez les gentilshommes français (1515-1643)*, Genève, Droz, 2001, p. 12.

Dans une perspective proche, combinant idées et mentalités religieuses, les spécialistes de la violence ont tiré profit des témoignages. Dans *Les guerriers de Dieu* (1990), Denis Crouzet en a proposé une herméneutique, en analysant notamment les *Commentaires* du maréchal Blaise de Monluc, capitaine catholique zélé dont la « conscience prophétique [qui] est conscience de la violence » symboliserait un paroxysme atteint par les guerres de Religion⁹. Les mémoires, comme les chroniques et les histoires, ont en outre permis l'étude de l'expression de la peur durant les guerres civiles¹⁰.

En histoire politique, les témoignages militaires ont nourri, au côté des traités et des pamphlets, les analyses fondatrices d'Arlette Jouanna sur les revendications nobiliaires, qui les a identifiés non seulement comme l'expression d'un idéal du bien public d'une noblesse se percevant comme « gardienne » des « formes traditionnelles de l'État », mais aussi comme le signe de la « conscience malheureuse » d'une élite progressivement mise au pas¹¹.

Absents de ces dynamiques de recherche, les historiens du fait militaire se sont montrés réticents jusqu'aux années 2000 à aborder ces sources de front¹², malgré une ancienne tradition qui se résumait d'ailleurs à une collecte documentaire, massive et sans méthode, durant le XIX^e et la première moitié du XX^e siècle¹³. La tentative la plus ambitieuse fut celle de Yuval Noah Harari. Dans *Renaissance Military Memoirs*, paru en 2004, il a proposé la première étude comparative européenne. Il y définit ces récits, mêlant faits d'armes des protagonistes et chroniques des rois et des batailles, comme une histoire des choses mémorables orientée par l'identité nobiliaire et chevaleresque d'une élite confrontée à l'État. Sa particularité est de combiner ouverture géographique et mise en perspective dans la longue durée, en les comparant avec les récits de vétérans du XX^e siècle¹⁴.

⁹ Denis CROUZET, *Les guerriers de Dieu. La violence au temps des troubles de religion, vers 1525-vers 1610*, Seyssel, Champ Vallon, 2005 [1990], p. 180.

¹⁰ Mathilde BERNARD, *Écrire la peur à l'époque des guerres de Religion. Une étude des historiens et mémorialistes contemporains des guerres civiles en France, 1562-1598*, Paris, Hermann, 2010.

¹¹ Arlette JOUANNA, *Le devoir de révolte. La noblesse française et la gestation de l'État moderne (1559-1661)*, Paris, Fayard, 1989, p. 91 et 116 ; *Ead.*, *L'idée de race en France au XVI^e siècle et au début du XVII^e siècle (1498-1614)*, 3 vol., Lille, Honoré Champion, 1976.

¹² À quelques exceptions, voir Jean CHAGNIOT, *Guerre et société à l'époque moderne*, Paris, Presses universitaires de France, 2001, p. 313-334.

¹³ Il suffit de regarder les sources de cette historiographie militaire, Louis SUSANE, *Histoire de l'ancienne infanterie française*, 8 vol., Paris, Corréard, 1849-1856 ; Édouard de LA BARRE DUPARCQ, *L'art militaire pendant les guerres de Religion*, Paris, Tanera, 1864 ; Édouard HARDÏ DE PÉRINI, *Les Français en Italie de 1494 à 1559* et *Les guerres de Religion de 1562 à 1594*, Paris, Dumaine, 1880 ; Charles OMAN, *A History of the Art of War in the Sixteenth Century*, Londres, Greenhill Books, 1991 [1937].

¹⁴ Yuval Noah HARARI, *Renaissance Military Memoirs. War, History and Identity, 1450-1600*, Woodbridge, The Boydell Press, 2004.

DES SOURCES « MILITAIRES » ?

Au-delà de leur diversité¹⁵, ces travaux ont vu dans ces témoignages autre chose qu'un ensemble de trames narratives servant une conception événementielle de l'histoire. L'abandon des grandes structures d'une histoire sociale se tournant vers les mentalités a entretenu ce dynamisme. Alors qu'éditeurs et historiens du XIX^e siècle les avaient considérés comme peu critiquables¹⁶, ils affirmaient qu'il y avait quelque chose à tirer de ces récits emplis d'erreurs factuelles, de mises en scène et de demi-mensonges. Chacun à leur tour, ils ont décalé l'histoire dont ces objets ont été la source, pour la revendiquer au nom d'une tradition historiographique.

La classification thématique où les idées deviennent l'objet de l'analyse a conduit à négliger certaines conditions concrètes de leur fabrication, de leur circulation et de leur réception. C'est un fait parfois visible chez Yuval Noah Harari, qui estime la comparaison avec les témoignages du XX^e siècle « vitale » pour comprendre la particularité de leurs équivalents de la Renaissance et pour y montrer l'absence de « dimension expérientielle de la guerre » (*experiential side of war*)¹⁷. Très rares, en effet, sont les passages décrivant ce qu'un lecteur moderne s'attendrait naïvement à y trouver, la description d'un rapport corporel et psychologique à l'action. En 2008, riche de cette méthode radicale, cet historien a proposé *The Ultimate Experience*, étude de longue durée tout aussi stimulante concentrée sur l'expérience combattante. Il y affirme qu'entre le XV^e et le XX^e siècle, la guerre a progressivement cessé d'être décrite comme une affaire d'honneur pour devenir une épreuve épiphanique de révélation pour le soldat perdant ses illusions. Cette évolution serait liée à l'histoire de l'individu, à celle des rapports entre corps et esprit, et à l'émergence d'une nouvelle culture de la sensibilité¹⁸.

De l'aveu de ce professeur de *world history* et auteur des best-sellers *Sapiens* (2014), *Homo Deus* (2016) ou *21 Lessons for the 21st Century* (2018), la lecture de *Guns, Germs, and Steel* (1997), histoire universelle des sociétés humaines courant sur treize millénaires proposée par Jared Diamond, a été centrale dans son parcours¹⁹. La perspective du médiéviste, d'une hauteur telle que quelques variables concentrent l'argumentation, n'importe la conviction qu'à la condition de l'omission des divergences et des invariants implicitement édictés. L'analyse de

¹⁵ Laquelle ne se réduit pas au tableau esquissé ici, que l'on songe aux travaux portant sur des événements (Geoff MORTIMER, *Eyewitness Accounts of the Thirty Years War 1618-48*, Londres, Palgrave Macmillan UK, 2002) ou sur les mémoires du XVII^e siècle, Frédéric BRIOT, *Usage du monde, usage de soi. Enquête sur les mémorialistes d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1994 ; Monique BERTAUD et François-Xavier CUCHE (éd.), *Le genre des Mémoires, essai de définition*, Paris, Klincksieck, 1995 ; Frédéric CHARBONNEAU, *Les Silences de l'histoire. Les Mémoires français du XVII^e siècle*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2000.

¹⁶ Victor-Louis Bourrilly et Fleury Vindry (éditeurs de Martin et Guillaume Du Bellay), Jules de Carsalade du Pont et Philippe Tamizey de Larroque (de Jean d'Antras), Robert Goubaux et Paul-André Lemoisne (de Robert de La Marck, sieur de Florange) ou Charles Gailly de Taurines (de François de Rabutin) vantaient leur bonne foi, leur naïveté et leur authenticité.

¹⁷ Y. N. HARARI, *Renaissance Military Memoirs...*, op. cit., p. 19.

¹⁸ Id., *The Ultimate Experience. Battlefield Revelations and the Making of Modern War Culture, 1450-2000*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2008.

¹⁹ Ian PARKER, « Yuval Noah Harari's History of Everyone, Ever. », *The New Yorker*, 10/02/2020 [En ligne : [newyorker.com/magazine/2020/02/17/yuval-noah-harari-gives-the-really-big-picture](https://www.newyorker.com/magazine/2020/02/17/yuval-noah-harari-gives-the-really-big-picture), consulté le 21/01/2023].

Renaissance Military Memoirs – qui gambade à travers l'espace (l'Europe et ses colonies pour la période moderne, les champs de bataille de la Seconde Guerre mondiale et le Vietnam pour la période contemporaine) et le temps (entre XV^e et XX^e siècles) –, pousse à restreindre l'équation à deux éléments : l'écriture et la guerre, la première étant présentée comme une capacité universelle ouvrant une fenêtre documentaire vers l'histoire de la seconde. Ce défaut de contextualisation de l'écriture ouvre vers une régression sans borne le conduisant, avec conséquence certes, à interroger la spécificité du XVI^e siècle européen, constatant que d'autres personnages à travers le temps proposèrent leurs récits militaires, et ce jusqu'à Constantin VII Porphyrogénète au X^e siècle²⁰. Dans *The Ultimate Experience*, il admet que l'absence de révélation dans les témoignages n'implique pas l'absence de telles expériences chez les combattants²¹, mais il n'interroge pas les rapports entre écriture et expérience, ce qui impliquerait une étude contextualisée et au cas par cas difficile dans les bornes choisies. Il confère cependant à son gigantesque corpus le mérite de refléter à tout le moins une « culture de guerre » qui, ce faisant, est réifiée en processus sans acteurs ni agentivité.

Fonctionnant sur des analogies, le regroupement d'écrits par des similitudes textuelles érigées en critères d'un corpus décrypté ensuite par l'étude de ces mêmes critères caractérise ces approches omettant l'épaisseur historique de l'écriture. Utilisés dans un rapport transitif de documentation (d'un genre littéraire, d'une science militaire, d'une mentalité nobiliaire, d'une idée politique), ils furent peu analysés comme la source d'eux-mêmes, des pratiques organisées par des registres, des contextes et des conditions de possibilité mêlés, imbriqués et discontinus. Autant de logiques à comprendre déviant le chemin trop vite établi entre une expérience du combat et sa mise en récit. La première réalité qu'ils décrivent n'est pas celle d'un capitaine courant à l'assaut au côté de ses soldats, mais l'action d'un gentilhomme qui, dans son *studiolo* ou sa prison, dicte à un secrétaire un discours sur ses expériences. Ce n'est qu'une fois l'histoire de cette situation d'écriture faite qu'ils révèlent ce qu'ils comportent de « militaire ».

LE TÉMOIGNAGE COMME PRATIQUE D'ÉCRITURE

Les compétences d'auteur, chez de grands seigneurs n'ayant guère fréquenté l'école, ont été postulées à partir de l'« utilisation instinctive » de techniques rhétoriques ou d'un « outillage mental »²² – explications magiques trahissant un désintérêt pour les processus d'acculturation, toujours porteurs d'écarts créatifs²³. À la Renaissance, il y avait parfois long des propos tenus aux mots imprimés²⁴. La logique domestique de ces productions voyait s'immiscer des

²⁰ « Appendix A », Y. N. HARARI, *Renaissance Military Memoirs...*, *op. cit.*, p. 187-195.

²¹ *Id.*, *The Ultimate Experience...*, *op. cit.*, p. 21.

²² Claude-Gilbert DUBOIS, *La conception de l'histoire en France au XVI^e siècle (1560-1610)*, Paris, Nizet, 1977, p. 250 et N. KUPERTY-TSUR, *Se dire à la Renaissance...*, *op. cit.*, p. 19.

²³ Peter BURKE, *The European Renaissance. Centres and Peripheries*, Oxford et Malden, Blackwell Publishers, 1998 ; *Id.*, *The Fortunes of the Courtier. The European Reception of Castiglione's Cortegiano*, Cambridge, Polity Press, 1995.

²⁴ Roger CHARTIER, *La main de l'auteur et l'esprit de l'imprimeur XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 2015.

intermédiaires (familiers, membres du réseau, éditeurs, relecteurs, imprimeurs), et l'imitation était la norme de tout régime de création²⁵. Ces faits empêchent de prendre le texte à la lettre en y lisant l'expression transparente d'une authenticité, même « littéraire », à partir de laquelle émergerait l'individu moderne, et tempèrent l'intérêt d'une comparaison dos à dos de récits issus de sociétés différentes. Reprenant systématiquement les postures d'auteur et les *topoi* des livres qu'ils avaient lus, ces vétérans allaient jusqu'à emprunter les mots de chroniqueurs civils, historiographes de cour absents des combats qu'ils vilipendaient dans leur préface, pour en raconter les épisodes clefs.

Ces auteurs se présentaient aussi en témoin. Imaginer trouver dans leurs écrits un vécu immédiatement intelligible est trompeur. Témoigner est une aptitude historique à ressaisir dans la culture qui la rendait efficace, au sein d'une société où la capacité à dire le vrai était indexée à la hiérarchie sociale. L'appareillage matériel des mémoires (pages de titre, préfaces, pièces liminaires) visait à armer le récit du crédit accordé aux « gentilhommes de foi » et aux « gens véritables »²⁶. Ce fait explique l'abondance de patronymes de qualité, convoqués comme témoins jusque dans le récit de la moindre escarmouche, et certaines contraintes imposées à des savoirs évalués selon l'origine de leur auteur²⁷. Loin d'être une conversion contre nature, l'écriture de témoignages relevait en outre d'un transfert de compétences de seigneurs et de grands serviteurs de l'État habitués à exercer la justice et à rendre compte au quotidien de leurs opérations, par des lettres, des avis et des mémoires envoyés auprès du roi, de patrons ou d'autres capitaines. Les *Commentaires* de Monluc, qui commencent par une plaidoirie adressée le 10 novembre 1570 à Charles IX, pour se défendre dans une enquête en sont un exemple canonique.

Parce qu'elle analyse son corpus comme un « texte unique »²⁸, la démarche thématique a opéré des glissements, dont elle s'était pourtant initialement gardée, des mots aux choses, d'une expression littéraire à une réalité vécue, vue ou ressentie. Considérons les nombreux échos humanistes dans les témoignages. Ces références de second degré, procédant d'une fréquentation dilettante des publications imprimées, autorisent-elles pour autant l'enrôlement de ces lecteurs, braconniers²⁹, dans un grand ensemble humaniste qu'ils viendraient illustrer ? Il y avait un monde, sociologique, culturel et professionnel d'écart entre l'obsession d'un Monluc

²⁵ Michel ZIMMERMANN (éd.), *Auctor et auctoritas. Invention et conformisme dans l'écriture médiévale*, Paris, École nationale des chartes, 2001 et Michel FOUCAULT, « Qu'est-ce qu'un auteur ? », in *Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris, Gallimard, 2017, p. 817-849.

²⁶ Renaud DULONG, *Le témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, Paris, Édition de l'EHESS, 1998 ; Andrea FRISCH, *The Invention of the Eyewitness: Witnessing and Testimony in Early Modern France*, Chapel Hill, University of North Carolina, 2004 ; Steven SHAPIN, *A Social History of Truth: Civility and Science in Seventeenth Century England*, Chicago, University of Chicago Press, 2007.

²⁷ Voir le traitement différent que Brantôme, pourtant parfait expert, réserve d'un côté au secrétaire Machiavel et de l'autre à l'auteur des *Instructions sur le fait de la guerre* (1548). Ce dernier, dont le livre « le fait cognoistre autrement capitaine que ne fait Machiavel », avait le bonheur d'être d'une noblesse importante. Le capitaine pensait à tort qu'il s'agissait de Guillaume du Bellay et ne voyait pas que le traité reprenait largement *Dell'arte della guerra* du Florentin, voir BRANTÔME, *Grands capitaines françois*, t. 3, Paris, V^e Jules Renouard, 1867, p. 213.

²⁸ D. CROUZET, *Les guerriers de Dieu...*, op. cit., p. 47.

²⁹ Michel de CERTEAU, *L'invention du quotidien. I Arts de faire*, Paris, Gallimard, 2010, p. 239-255.

pour la discipline, fruit de la pratique sacerdotale des armes d'un Gascon n'ayant jamais en cinquante années de carrière lu, ni besoin de lire, de traité et celle d'un Guillaume du Choul, humaniste lyonnais vantant la discipline des Romains par *habitus* professionnel et préjugé philologique³⁰. Deux pratiques discontinues rappelant que les traités n'étaient pas exactement le pendant théorique de la pratique militaire, mais un genre en soi, parfois nourri par des praticiens, dont il faut considérer avec parcimonie qu'ils sont une source « réaliste » du monde militaire³¹, car ils en disent parfois plus du monde des lettres³².

Les registres mettent en lumière l'articulation entre des pratiques d'écriture et la professionnalisation de ce que ces combattants présentaient comme leur « mestier » ou leur « vocation ». Certes, ils copiaient servilement les stratégies auctoriales des gens de lettres (postures de modestie et d'ignorance des lettres, *captatio benevolentiae*, *topos* du manuscrit trouvé), leur empruntant trames, anecdotes et chiffres des bilans de combat. Ils savaient aussi les subvertir pour construire leurs postures d'auteur militaire ou pour démontrer l'impéritie de profanes ne comprenant rien au fonctionnement de l'armée et n'utilisant pas la bonne terminologie³³. Participant d'une identité et d'une culture en formation à partir du XIV^e siècle³⁴, leurs écrits manifestaient les besoins de praticiens ne trouvant pas dans la tradition tous les outils nécessaires à la professionnalisation de leur activité.

Les capitaines s'engageaient dans la recherche d'une écriture autonome au sein de ce qui fut longtemps le royaume des gens de lettres – avec ses usages, ses contraintes, son horizon d'attente, ses logiques curiales³⁵. Du haut fonctionnaire Végèce au secrétaire de chancellerie Roberto Valturio, l'art de la guerre restait globalement un art d'écrire des traités sur la guerre, organisé en *compendium* de passages obligés³⁶. Un fait qui n'interdit pas les transferts entre gens de métier et de lettres³⁷, mais qui proscriit d'en faire un long fil d'Ariane naviguant d'auteur

³⁰ Blaise de MONLUC, *Commentaires*, Bordeaux, S[imon] Millanges, 1592 ; Guillaume Du CHOUL, *Discours sur la castramétation et discipline militaire des Romains*, Lyon, Guillaume Rouillé, 1555.

³¹ F. VERRIER, *L'humanisme militaire...*, *op. cit.*, p. 27.

³² Je renvoie aux travaux du Grihl, et plus spécifiquement à Marion BRÉTÉCHÉ, *Les Compagnons de Mercure. Journalisme et politique dans l'Europe de Louis XIV*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2015 ; Judith LYON-CAEN et Dinah RIBARD, *L'historien et la littérature*, Paris, Découverte, 2010 ; Christian JOUHAUD, D. RIBARD et Nicolas SCHAPIRA, *Histoire, littérature, témoignage. Écrire les malheurs du temps*, Paris, Gallimard, 2009 ; C. JOUHAUD, *Les pouvoirs de la littérature. Histoire d'un paradoxe*, Paris, Gallimard, 2000.

³³ BRANTÔME, *Discours sur les colonels de l'infanterie de France*, Paris et Montréal, Vrin et Cosmos, 1973.

³⁴ Loïc CAZAUX, *Les capitaines dans le royaume de France. Guerre, pouvoir et justice au bas Moyen Âge*, Paris, Honoré Champion, 2022 ; Benjamin DERUELLE et Bernard GAINOT (éd.), *La construction du militaire, vol. 1 : Savoirs et savoir-faire militaires à l'époque moderne*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2013 ; B. DERUELLE et Arnaud GUINIER (éd.), *La construction du militaire, vol. 2 : Cultures et identités combattantes en Europe de la guerre de Cent Ans à l'entre-deux guerres*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2017 ; B. DERUELLE, Hervé DRÉVILLON et B. GAINOT (éd.), *La construction du militaire, vol. 3 : Les mots du militaire : dire et se dire militaire en Occident (XV^e-XIX^e siècle) de la guerre de Cent ans à l'entre-deux-guerres*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2020.

³⁵ Sur l'horizon d'attente, voir Hans Robert JAUSS, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1991 [1978].

³⁶ Bertrand GILLE, *Les ingénieurs de la Renaissance*, Paris, Hermann, 1964.

³⁷ Pascal BRIOIST, *Les mathématiques et la guerre en France, en Italie, en Espagne et en Angleterre au XVI^e siècle*, thèse d'habilitation à diriger des recherches en histoire, Université de Tours, 2009. Rares sont les combattants,

en auteur, dont on interroge peu le profil, et d'idée en idée, dont on interroge peu l'utilisation concrète³⁸. Cela n'empêche pas qu'il nous dise beaucoup du combat, mais il faut les croiser avec d'autres sources pour le voir. Pour des capitaines se disputant par mémoires interposés pour déterminer si les grands modèles offensifs des traités – tels que l'attaque en haie ou en escadron – furent une seule fois pleinement exécutés en situation réelle³⁹, l'écriture ne venait pas simplement documenter un vécu ou un état de l'art. C'était un lieu pour penser l'événement, comprendre une expérience dont l'intelligibilité n'est jamais immédiate, et parfois un outil tenant davantage du laboratoire d'expérimentation imaginaire que de la rationalisation théorique d'une expérience pratique⁴⁰.

Un glissement s'est aussi opéré lorsque les mots exprimant des affects et des émotions furent érigés au rang de voie d'accès vers les « racines [des] représentation[s] mentale[s] »⁴¹. Prenons l'aversion ressassée contre les armes à feu, *topos* humaniste répété par les capitaines des guerres de Religion. Loin d'être le signe d'une « crise de l'élitisme chevaleresque »⁴², c'était une pratique d'écriture disant autre chose qu'un effroi face à des objets pour lesquels ces experts avaient montré toute leur carrière un goût, confirmé par les inventaires après décès. Si la tranquille évidence régissant un usage quotidien contredit le dédain qu'ils affectaient dans leurs écrits, c'est que ce dernier racontait autre chose que le conflit intérieur d'une chevalerie « anachronique »⁴³. Ces combattants, qui n'entraient pas comme un seul homme dans le monde du livre, étaient des hommes pluriels⁴⁴. Par nature, l'écriture autobiographique collait des registres de la vie non cumulatifs et des identités multiples en un ensemble linéaire trompant l'historien, toujours prompt à déceler les contradictions⁴⁵ : le registre (militaire) dans lequel ces combattants maniaient chaque jour, comme tous leurs camarades, ces armes touchant à distance n'était pas le registre (littéraire) par lequel ces apprentis auteurs disaient leur dédain, comme

comme Pietro Monte, capables d'appliquer la méthode humaniste à la chose militaire – recherche de manuscrits, travail philologique, visée pédagogique.

³⁸ Bruno COLSON, *L'Art de la guerre de Machiavel à Clausewitz*, Namur, Presses universitaires de Namur, 1999.

³⁹ François de LA NOUE, *Discours politiques et militaires du Seigneur de la Nouë*, Basle [Genève], François Forest, 1587 et François LE POULCHRE, *Le passe-temps de messire François Le Poulchre, seigneur de La Motte Messemé*, Paris, Jean le Blanc, 1597.

⁴⁰ L'œuvre de Léonard de Vinci est caractéristique de cette expérimentation par l'écriture, P. BRIOIST, *Léonard de Vinci, homme de guerre*, Paris, Alma, 2013 ; *Id.*, *Les audaces de Léonard de Vinci*, Paris, Stock, 2019. Sur le rôle des expériences imaginaires dans la révolution scientifique, voir Alexandre KOYRÉ, *Études d'histoire de la pensée scientifique*, Paris, Gallimard, 1985 [1973], p. 213-271.

⁴¹ H. GERMA-ROMANN, *Du « bel mourir » au « bien mourir »...*, *op. cit.*, p. 309.

⁴² F. VERRIER, *L'humanisme militaire...*, *op. cit.*, p. 36.

⁴³ Jean JACQUART, *Bayard*, Paris, Fayard, 1987, p. 366-367. Pour une réévaluation de cette historiographie, B. DERUELLE, *De papier, de fer et de sang. Chevaliers et chevalerie à l'épreuve de la modernité (ca 1460-ca 1620)*, Paris, Publication de la Sorbonne, 2015.

⁴⁴ Bernard LAHIRE, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, 1998.

⁴⁵ Sur ce tropisme intellectualiste des historiens qui, étudiant souvent des textes, surinvestissent de significations les valeurs énoncées par les acteurs au dépend de leurs pratiques quotidiennes, P. VEYNE, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l'imagination constituante*, Paris, Seuil, 2014 [1983], p. 97. Voir aussi Pierre BOURDIEU, « L'illusion biographique », in *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, 2014 [1994], p. 81-89.

tous leurs prédécesseurs depuis Pétrarque au XIV^e siècle, reprenant lui-même Lucain⁴⁶. Ils n'impliquaient ni les mêmes codes ni la même signification ni les mêmes acteurs, car ce n'est plus le combattant qui témoigne mais l'auteur. L'analyse des discours sur la violence ne peut faire l'économie de ces registres. Les larmes outrancières dont ils témoignaient à la mort d'un ou deux de leurs compagnons contrastaient avec les bilans de combats qu'ils présentaient comme insignifiants, mais où leurs soldats mouraient par paquets anonymes de 80 ou de 100. Les seuils de visibilité découlaient de la conception hiérarchisée de nobles faisant peu de cas du sort de la masse roturière, de leur aveu pourtant indispensable à une armée. Cet usage politique des violences allait de pair avec leur prétention au monopole de la vertu⁴⁷.

La structure des carrières explique aussi ce registre émotionnel. La persistance des plaintes des capitaines a invité à les voir comme le symptôme d'une crise sinon nobiliaire⁴⁸, du moins des représentations⁴⁹. L'interprétation, « dominante »⁵⁰, d'écrits compensatoires qui seraient des testaments pour la postérité a désamorcé une grande partie de leur charge politique. Considérant qu'ils « reflétaient » des valeurs plus qu'ils ne participaient à la société⁵¹, comme un conservatoire dans lequel cueillir ici une mentalité ou là un idéal, cette lecture au mot procéda d'écueils croisés consistant à accepter trop vite la posture du disgracié. Nombre de capitaines étaient loin d'être démunis et ont combattu bien après le début de l'écriture ou après la publication. Cette interprétation reposa surtout sur l'absence de prise en compte du fonctionnement du service armé, un engagement interpersonnel débordant la vie biologique des capitaines pour se transmettre aux héritiers. Martin du Bellay n'héritait-il pas des 300 000 livres tournois de dettes que son frère Guillaume avait contractés en finançant le coût des opérations de défense en Piémont ? On comprend l'importance de la publication du récit des prouesses familiales un quart de siècle après sa mort⁵². Aucun contrat professionnel ne réglementait les droits et les devoirs des parties ; aucun ordre du tableau n'organisait de système universel de récompense⁵³ ; aucun journal officiel ne sanctionnait les hauts faits, comme s'en

⁴⁶ PÉTRARQUE, *Des Remèdes de l'une et l'autre fortune prospère et adverse*, Paris, Galliot du Pré, 1524, f° 67 v° et LUCAIN, *La Pharsale, livres I-V. Tome premier*, Paris, Panckoucke, 1835, p. 171-173.

⁴⁷ G. PINET, « "Et force pionniers pour rien comptez en ce jeu là" : altérité, silences et non-dit des discours sur la violence dans les mémoires militaires français du XVI^e siècle », in B. DERUELLE, Nicolas HANDFIELD et Philipp PORTELANCE (éd.), *De la violence à l'extrême. Discours, représentations et pratiques de la violence chez les combattants (XV^e-XX^e siècle)*, Paris, Hermann, 2021, p. 189-211.

⁴⁸ Davis BITTON, *The French Nobility in Crisis 1560-1640*, Stanford, Stanford University Press, 1969 et Lawrence STONE, *The Crisis of the Aristocracy 1558-1641*, Oxford, Oxford University Press, 1967.

⁴⁹ François BILLACOIS, « La crise de la noblesse européenne (1550-1650). Une mise au point », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 23-2, 1976, p. 258-277 ; Ellery SCHALK, *Lépée et le sang. Une histoire du concept de noblesse (vers 1500-vers 1650)*, Seyssel, Champ Vallon, 1996 [1986] et Robert DESCIMON, « Chercher des nouvelles voies pour interpréter les phénomènes nobiliaires dans la France moderne. La noblesse, "essence" ou rapport social ? », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 46-1, 1999, p. 5-21.

⁵⁰ C. JOUHAUD, D. RIBARD et N. SCHAPIRA, *Histoire, littérature, témoignage...*, op. cit., p. 25 et 29.

⁵¹ Y. N. HARARI, *Renaissance Military Memoirs...*, op. cit., p. 20.

⁵² Martin et Guillaume DU BELLAY, *Les Mémoires de Mess. Martin Du Bellay, seigneur de Langey*, Paris, Pierre L'Huillier, 1569.

⁵³ Comme ce fut le cas à partir de la seconde moitié du XVII^e siècle, H. DRÉVILLON, *L'impôt du sang. Le métier des armes sous Louis XIV*, Paris, Tallandier, 2005.

plaignait Monluc appelant à la création d'un « livre d'honneur » de la noblesse⁵⁴. De quels leviers ces capitaines disposaient-ils pour négocier avec un pouvoir toujours incarné, qui plaçait l'accès à la personne du roi au cœur du consensus des sujets⁵⁵, sinon de discours de conviction ?

Considérée comme une pratique, l'écriture s'éclaire comme un ressort de l'action, et l'expression des émotions comme une modalité de leur commerce politique avec la société et avec l'État, avec lequel nombre de serviteurs formaient une « union profitable »⁵⁶. Rompus à l'exercice du négoce dans leurs réseaux et à l'économie transactionnelle de la guerre⁵⁷, ces capitaines maniaient différents registres selon les situations, amendant leurs mots selon l'interlocuteur, définissant leur engagement tantôt comme une obligation naturelle tantôt comme un contrat selon leur intérêt, et usant de tout une gamme de tonalités (altière, obséquieuse, plaintive) et d'émotions (contentement, jalousie, dépit) pour émouvoir, mettre en mouvement la partie adverse. Leurs mots ne visaient pas qu'à témoigner mais aussi à faire, en travaillant à gagner espèces sonnantes et trébuchantes, capital symbolique et statuts auprès d'un patron, du roi et de la société⁵⁸. L'expression d'un mécontentement qui pouvait suivre, à quelques pages d'écart, celle d'une gratitude était moins le signe d'une rupture que le moment d'une dynamique dont ils étaient tantôt les gagnants, tantôt les perdants et dont l'équilibre doit non pas être déduit de leurs propos, mais mesuré à l'échelle du groupe et sur le temps long⁵⁹. Le tableau catastrophique que brossaient les *Commentaires*, ce qui était dans l'intérêt du maréchal, cachait mal le fait qu'il multiplia la valeur de la maison par douze ou quinze en laissant un capital de 400 000 livres tournois⁶⁰. Le cadet « sans charge ny estats » Jean de Saulx-Tavannes, qui calma son dépit dans la révolte, cachait mal l'existence d'un frère aîné, Guillaume, resté fidèle et dont l'héritier se maria à la fille du premier président du Parlement de Bourgogne qui apporta

⁵⁴ MONLUC, *Commentaires*, op. cit., f° 266 r°.

⁵⁵ A. JOUANNA, *Le pouvoir absolu. Naissance de l'imaginaire politique de la royauté*, Paris, Gallimard, 2013.

⁵⁶ Ariane BOLTANSKI, *Les ducs de Nevers et l'État royal. Genèse d'un compromis (ca 1550-ca 1600)*, Genève, Droz, 2006, p. 47.

⁵⁷ Kristen B. NEUSCHEL, *Word of Honor. Interpreting Noble Culture in Sixteenth-Century France*, Ithaca, Cornell University Press, 1989 ; Paul VO-HA, *Rendre les armes. Le sort des vaincus XVI^e-XVII^e siècles*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2017.

⁵⁸ John AUSTIN, *How to Do Things with Words*, Oxford, Clarendon Press, 1962 ; Ludwig WITTGENSTEIN, *Recherches philosophiques*, Paris, Gallimard, 2014 [1953] ; G. PINET, « Récompenser le service armé du roi : les obligations royales chez les mémorialistes militaires du XVI^e siècle », in Éric GOJOSSE (éd.), *Les obligations royales. Cahiers poitevins d'Histoire du droit*, Poitiers, Presses universitaires juridiques de Poitiers, 2021, p. 47-66. Sur l'intérêt et l'authenticité des sentiments qui ne s'opposaient pas mais se nourrissaient l'un l'autre, je me permets de renvoyer aux chapitres 13 et 14 de *Id.*, *Témoigner de la guerre à la Renaissance. Une histoire des pratiques sociales, culturelles et politiques des mémorialistes militaires français (vers 1495-vers 1625)*, Presses universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, à paraître.

⁵⁹ Sur l'écueil de l'individualisme méthodologique dans la lecture des trajectoires nobiliaires, Élie HADDAD, *Fondation et ruine d'une « maison ». Histoire sociale des comtes de Belin (1582-1706)*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2009, p. 381. Sur l'intrication des revenus des maisons avec l'économie monarchique, voir Marjorie MEISS-EVEN, *Les Guise et leur paraître*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2013 et Katia BÉGUIN, *Les princes de Condé. Rebelles, courtisans et mécènes dans la France du Grand siècle*, Seyssel, Champ Vallon, 2012 [1999].

⁶⁰ M. CLÉMENT-SIMON, *Le testament du maréchal Blaise de Monluc. Publié en entier pour la première fois avec un codicille inédit*, Agen, Prosper Noubel, 1872.

200 000 livres tournois de dot⁶¹. Un fait qui rappelle que, s'il faut lire les acteurs historiques avec sérieux, il faut aussi les observer en train de nous parler.

*

La difficulté de ces sources réside dans leur volubilité et leur apparente accessibilité. Quelques principes, parmi d'autres, peuvent minimiser une surinterprétation contre laquelle l'historien n'est pas immunisé, car la connaissance de nombre d'événements militaires dépend ou presque de ces récits. Avant de décréter a priori l'histoire dont ils sont les documents, quand bien même ils semblent nous l'indiquer naturellement en ne cessant de nous parler de la guerre, il faut retrouver l'événement original dont ils sont le moment⁶². Un fait qui implique de sortir, le cas échéant, du sillon « militaire » pour saisir les contextes sociaux, culturels et politiques qui conditionnèrent leur création. Une fois révélées, ceux-ci montrent la manière dont des besoins professionnels ont à l'inverse travaillé ces contraintes, révélant des porosités, des échanges ou des blocages entre monde des armes et des lettres.

Il n'est pas certain que les reproches que l'on peut formuler envers l'histoire des idées, dont l'apport à la connaissance de ces sources a été précieux, ne puissent être reconduits aux prosopographies plus réduites. Il s'agit toujours de trouver la distance raisonnable entre le cas et la généralisation, dont il ne faut jamais oublier sa nature d'ensemble⁶³. L'approche thématique n'est fructueuse qu'à la condition, d'abord, de croiser ces écrits avec les autres sources disponibles documentant les carrières (revues de troupe, quittances de paiement, contrats, correspondances). Ensuite, de l'associer à une comparaison synchronique des formes diverses d'écrits (chroniques, littérature de voyage, art de la guerre, pièces d'actualité, mais aussi écrits du quotidien⁶⁴), qui révèlent une acculturation au monde du livre ainsi que les transferts avec des écritures ordinaires. Enfin, de la combiner à une analyse des parcours individuels et des histoires familiales (testaments, inventaires après décès, archives de la maison)⁶⁵.

⁶¹ Jean de SAULX-TAVANNES, *Memoires de tres-Noble, et tres-illustre Gaspard de Saulx, seigneur de Tavannes*, [s. l.], [s. n.], 1653, p. 470-471 ; Léonce PINGAUD, *Les Saulx-Tavannes. Études sur l'ancienne société française. Lettres et documents inédits*, Paris, Firmin-Didot & co, 1876, p. 363.

⁶² Nicolas BEAUPRÉ, « De quoi la littérature de guerre est-elle la source ? », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 112-4, 2011, p. 41-55. Sur la coïncidence entre source et événement, voir P. VEYNE, *Comment on écrit l'histoire...*, *op. cit.*, p. 74-75.

⁶³ Sur les concepts comme semi-noms propres, Jean-Claude PASSERON, *Le raisonnement sociologique. Un espace non poppérien de l'argumentation*, Paris, Michel, 2006 [1991].

⁶⁴ Stephen GREENBLATT, « Towards a Poetics of Culture », in Harold VEESER, *The New Historicism*, New York, Routledge, 1989, p. 1-14.

⁶⁵ Sur l'importance, longtemps négligée, des intérêts familiaux dans les revendications nobiliaires, É. HADDAD, « L'Histoire de la noblesse. Quelques perspectives récentes », in Nicolas LE ROUX (éd.), *Faire de l'histoire moderne*, Paris, Garnier, 2020, p. 77.